

## 2. Il y a un peu de Thatcher en Sarkozy

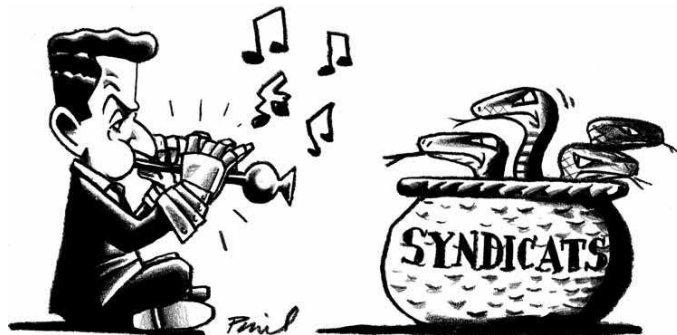
Chaque jour de cette semaine, « Les Echos » passent en revue les forces et les faiblesses des six premiers mois de la présidence Sarkozy, au moment où le pouvoir affronte sa première grande épreuve sociale.

Nicolas Sarkozy peut-il être le Margaret Thatcher français ? A la veille du mouvement de grève reconductible dans les transports, la question est a priori incongrue tant le président français a pris soin, pendant la campagne, de se démarquer de l'ancien Premier ministre britannique qui continue de faire figure d'épouvantail en France. « Je ne suis ni Thatcher ni Reagan », avait-il notamment déclaré en juillet 2006. Beaucoup plus récemment, le ministre du Travail, Xavier Bertrand, dont la rondeur n'est pas étrangère au fait qu'il soit en première ligne dans la difficile négociation sur les régimes spéciaux de retraite, a, lui aussi, tenu à mettre les choses au point : « Je ne fais pas une réforme brutale, je ne m'appelle pas Thatcher ! » Exit, donc, « la Dame de fer ». Et, pourtant, entre l'ancien Premier ministre britannique qui a changé le visage de la Grande-Bretagne et le président français qui rêve de mettre fin au déclin français, il existe des similitudes intéressantes, comme le montre le « Margaret Thatcher face aux mineurs » écrit par Pierre-François Gouiffès (1).

L'auteur, un ancien conseiller de Jean-Louis Borloo, passé par l'ENA et l'Inspection des finances, a vécu de près la crise du CPE et le recul en rase campagne du gouvernement Villepin. Avec son livre, il a en quelque sorte exorcisé cet humiliant épisode en disséquant quasi scientifiquement la façon dont l'ancien Premier ministre britannique a, en 1985, fait plier NUM, le puissant syndicat des mineurs, au terme d'un bras de fer qui a duré 51 semaines et 358 jours. Il ne prétend pas faire de cette expérience musclée – 2 morts, 7.000 blessés, 11.000 arrestations ! – un modèle pour la France, mais les indications qu'il fournit, tant sur la psychologie des personnages que sur le contexte des deux pays, permettent des comparaisons intéressantes.

S'agissant des personnages, il y a incontestablement du Margaret Thatcher en Nicolas Sarkozy. « Elle a les yeux de Staline et la voix de Marilyn Monroe », disait d'elle François Mitterrand, en pointant du doigt ce mélange de séduction et de dureté que l'on retrouve aussi chez le président français. « Elle écrase ses ministres et ses collaborateurs », constatait-il aussi, en décrivant, amusé, un déjeuner au cours duquel « la Dame de fer » n'avait pas laissé à ses deux principaux ministres l'occasion de placer un mot. François Fillon compatira.

Comme Margaret Thatcher, Nicolas Sar-



kozy a une vision, c'est-à-dire une idée claire du type de société qu'il veut construire. Comme elle, il a su trouver, durant la campagne, des mots simples pour expliquer à chacun comment trouver sa place dans la nouvelle société. Comme elle, il a consacré beaucoup de temps à analyser l'échec de ses prédécesseurs et à construire une méthode pour venir à bout des blocages. Comme elle, il sait courber l'échine lorsque le rapport de force ne lui est pas favorable. Quatre ans avant de faire plier Arthur Scargill, le charismatique leader du syndicat des mineurs, Margaret Thatcher avait dû battre en retraite faute de munitions suffisantes pour tenir un long siège. C'est à partir de ce recul humiliant qu'elle s'est mise à rassembler toutes les armes qui lui permettront de vaincre en 1985 : reprise en main des services de police et de renseignement ; changement de tête à la direction de NCB, l'entreprise publique des charbonnages britanniques ; augmentation des stocks de charbon dans les centrales électriques pour éviter les coupures d'électricité dont la répétition finissait par faire plier tous

### Thatcher résistait à l'impopularité. Le président français en sera-t-il capable ?

les gouvernements ; création d'une « task force » à la fois fidèle et déterminée... Pour fatiguer l'adversaire et venir à bout des blocages, Nicolas Sarkozy a choisi une autre tactique, qui consiste à ouvrir simultanément plusieurs fronts de réformes, à consentir des replis tactiques là où il le juge nécessaire, et à profiter des avancées pour pousser ses pions. C'est la tactique du pied que l'on met en travers de la porte. La méthode est différente mais, dans les deux cas, elle est fondée sur une analyse minutieuse des défaites passées et des rapports de force présents.

Le contexte économique et politique des deux pays présente aussi d'intéressantes similitudes. Durant les années qui ont précédé la victoire électorale de Margaret Thatcher, la Grande-Bretagne était considérée comme l'homme malade de l'Europe. Le thème du déclin y était très prégnant. Les conservateurs, comme les travaillistes, apparaissaient impuissants à reprendre la main. Entre 1964 et 1979, les majorités valaient à chaque élection. Exactement comme en France où, entre 1981 et 2002, l'alternance semble devenir la règle, installant le pays dans une grande désillusion face à ses dirigeants. L'élection de Margaret Thatcher en 1979 marque à cet

égard une rupture, de même que celle de Nicolas Sarkozy en 2007 ouvre un nouveau cycle.

Il existe en revanche trois grandes différences entre la situation britannique des années 1970-1980 et le cas français des années 2000. La première concerne l'intensité de la crise et son degré de perception. En avril 1975, un article du « Wall Street Journal » intitulé « Good-Bye Great-Bri-

tain » conseille carrément aux investisseurs de liquider leurs positions en sterlings. Aucun observateur extérieur ne parvient à entrevoir la façon dont la Grande-Bretagne va pouvoir se sortir de la stagflation. Aujourd'hui, la France ne va, certes, pas bien mais l'euro joue le rôle d'écredon. Il permet de retarder les inévitables ajustements (cf. les déficits publics) et va à l'encontre de l'idée, essentielle pour remporter un bras de fer, qu'il n'y a pas d'alternative au traitement de choc.

Seconde différence majeure : le poids des syndicats britanniques est, à l'époque, sans commune mesure avec celui de leurs homologues français aujourd'hui : à la fin des années 1970, la moitié des Britanniques sont syndiqués, alors que seuls 8 % des Français le sont aujourd'hui. Dans les entreprises publiques britanniques, le taux monte à 97 %. Associés à la politique des revenus depuis le début des années 1960, les syndicats britanniques obtiennent à peu près tout ce qu'ils veulent. Ils sont considérés comme plus puissants que les politiques. Dans l'opinion publique, l'idée du déclin britannique est irrémédiablement associée à la toute-puissance syndicale, ce qui n'est pas tout à fait le cas en France.

Tertio, le personnage de Margaret Thatcher, dans toute sa dureté mais aussi dans toute sa ténacité, n'existe que parce que, face à lui, il y a un autre personnage tout aussi radical : Arthur Scargill, qui mène un combat non seulement syndical mais politique contre le thatcherisme. Et c'est parce que ce choc frontal a eu lieu que le Premier ministre britannique est devenu « la Dame de fer », démontrant une propension ahurissante à résister à l'impopularité et à se faire, malgré tout, réélire trois fois parce qu'aucun leader travailliste ne parvenait à faire le poids. Aujourd'hui, on ne sait rien de la capacité de Nicolas Sarkozy à assumer l'impopularité. On sent, en revanche, que Bernard Thibault fait tout pour ne pas devenir le Arthur Scargill français : le leader de la CGT prend au contraire le plus grand soin à ne pas politiser le conflit des régimes spéciaux et à proposer des négociations afin de ne pas être tenu pour le grand responsable de l'engrenage. C'est pourquoi l'issue du bras de fer social reste, à ce jour, une parfaite inconnue.

FRANÇOISE FRESSOZ est éditorialiste aux « Echos ».

ffressoz@lesechos.fr

<http://blogs.lesechos.fr/fressoz>

(1) Editions Privat, 19 euros.